

Prologue.

Je les sens se rapprocher de moi...

Oh ils sont discrets mais toutes les fibres de mon être me crient, que dis-je me hurlent qu'ils sont sur ma piste et qu'ils seront bientôt là. Je me suis approché trop près, suis devenu trop dangereux pour eux et maintenant pour qui sait lire les signes, tout concorde, tout converge. Et cette sensation presque oppressante me saisit quasiment à chaque instant ! Même en pleine nature, même sous la voûte si pure des frondaisons, même là où je devrais être en paix, mon instinct me fait signe qu'ils ne vont pas tarder à me retrouver.

La fin est proche pour un camp...

CHAPITRE I

Le son aigret du petit carillon tira le planton de sa quiétude et surtout des pensées dans lesquelles il se voyait promu à un grade supérieur suite à une action d'éclat. Il se redressa néanmoins rapidement en voyant la femme qui entraît d'un pas décidé en arborant une expression qui l'était tout autant. Il n'eut même pas le temps de lui demander ce qu'il pouvait faire pour elle qu'elle lui fit immédiatement une requête.

— Bonjour, Capitaine Lutrin de la section de recherches, je voudrais voir le major Altenberg.

— Je vais l'appeler mad... Euh capitaine.

Il se leva, passa rapidement la porte située derrière lui et lança un vibrant « Major on vous demande » avant de revenir vers la jeune femme.

— Voilà il va arriver.

— Merci.

Profitant du fait qu'elle examinait la petite salle servant d'accueil, le jeune homme observait la jeune femme avec disons-le tout net une certaine délectation. Il y avait de quoi d'ailleurs, car elle était vraiment très jolie et ce même si sa beauté était un peu atypique. Elle devait avoir vingt-cinq ans à peu près et dépassait sans aucun doute le mètre quatre-vingts puisqu'elle le dominait d'une bonne tête, des cheveux blonds très courts, un corps mince et sec pour ce qu'en révélait un jeans assorti à une veste en cuir assez cintrée. Son visage était mince, un nez droit, des pommettes hautes et une fine cicatrice blanchâtre qui courait de sa tempe droite à son cou en longeant l'oreille lui donnait l'air d'une guerrière viking et rajoutait encore à son charme.

— C'est bon vous avez bien tout regardé ?

L'arrivée du major épargna l'ego du jeune chargé d'accueil qui, sans doute subjugué avait oublié le miroir de surveillance dans le

coin de la pièce et lui évita de répondre alors que la jeune femme se tournait vers le nouvel arrivant. De toute façon il eut été bien incapable de dire un mot, encore ébloui par les yeux verts si lumineux qu'ils évoquaient inmanquablement deux émeraudes.

Le nouvel arrivant ne remarqua rien du trouble de son subordonné. Il faut dire qu'il était porteur d'épaisses lunettes de myope, de ces modèles à grosse monture passées de mode depuis au moins vingt ans mais qui, curieusement lui allaient et étaient en accord avec son visage ; visage qui évoquait irrésistiblement le vieux sergent de cavalerie bourru qu'on trouve dans nombre de westerns. Le reste de sa personne était à l'avenant, cheveux gris clairsemés, pas très grand mais trapu avec un petit ventre bien rond et une voix grave qui se serait fait entendre dans la tempête. Voix grave dont il se servit pour lui proposer de le suivre dans son bureau ce à quoi elle acquiesça immédiatement. Un petit couloir aux couleurs ternes avec comme seules taches de couleurs quelques affiches de recrutement fut rapidement emprunté et ils aboutirent dans le bureau du major. La capitaine ne put retenir un petit mouvement de surprise devant l'abondance de plantes dans le bureau. Effectivement on eut dit l'ancre d'un fleuriste voire une véritable petite serre tant il y avait de plantes, au sol, sur de petits tabourets ou encore rangées sur de solides étagères de métal brillants. Ficus, monstera, fougères, philodendron et bien d'autres de toutes tailles ou presque dont elle ne connaissait pas le nom, certaines visiblement en floraison et d'autres à différents stades de pousse, le tout offrant un spectacle véritablement enchanteur. Elle ne put s'empêcher de se tourner, découvrant ainsi que le mur situé derrière elle et donc face au bureau du major était même entièrement végétalisé. Tableau vert, coloré et vivant avec à son pied un long mais étroit réceptacle en acier korten si typique avec son apparence rouillée, qui recevait l'eau en goutte à goutte et le renvoyait vers le haut du mur dans un circuit d'hydratation fermé.

Sans aucun doute habitué aux réactions, Altenberg tout en s'asseyant derrière son bureau lança par-dessus son épaule.

— Ma petite fantaisie, et si vous vous le demandez nos stats sont excellentes, mais prenez donc place.

— Je n'en doute pas major, mais je ne suis pas votre hiérarchie, je viens pour autre chose. Répondit-elle en prenant place sur une de deux chaises métalliques du plus pur style administratif tout comme le large bureau gris de son interlocuteur et qui par sa matière associée aux larges carreaux blancs du sol rendaient le vert et les fleurs plus éclatantes, Ce fut aussi à ce moment qu'elle nota que le mur derrière le major présentait l'aspect habituel d'un bureau de gendarmerie avec des classeurs bien étiquetés, des ouvrages de droit, des dossiers entassés sur plusieurs hauteurs et bien entendu quelques sachets de pièces à convictions, deux ou trois cartons fermés, du matériel à scellés et autres avis de recherches. Mais une chose était sûre, la vue qui s'offrait à l'occupant de la confortable chaise de maître des lieux était bien différente, très verte et surtout bien moins déprimante !

Occupant qui, une fois assis lança :

— Alors que me vaut votre présence ?

— Voilà on m'a confiée le dossier d'un certain Félix Frankstein qui demeure sur votre circonscription et qui ne serait peut-être pas celui qu'il prétend.

— Comment cela ?

— Il pourrait s'agit de l'identité d'emprunt d'un ancien braqueur membre d'un groupuscule à visées terroristes.

— Rien que cela ! Et surtout ancien vu son âge !

— J'ignore son âge réel mais sur ses papiers officiels il a quatre-vingt-neuf ans.

— Du moins il avait.

— Comment cela il avait ?

— Il est mort il y une semaine.

— Vous êtes sûr ?

— Plutôt oui, c'est moi qui me suis rendu sur place pour les constatations. La découverte du corps avait été faite par le facteur qui l'avait trouvé allongé sur la terrasse de sa maison, j'ai mené les opérations avec le stagiaire que vous avez vu à l'accueil.

— Le corps est-il encore visible ?

— Il n’y a plus de corps, il a été incinéré hier.

— Il n’y a pas eu d’autopsie ?

— Pas pour une mort naturelle et c’est ce dont il s’agissait. Je n’ai rien trouvé de suspect et le Docteur Klein que j’ai appelé et avec qui nous travaillons souvent a été d’accord avec moi pour estimer que c’était vraisemblablement une crise cardiaque. Vu l’âge, l’absence totale de lésions, aucun indice d’effraction ou de fouille de la maison... Quant à l’incinération, il y avait un écrit de sa part dans lequel il exprimait cette volonté.

— Il vivait seul ?

— Je suis arrivé ici il y a plus de vingt ans et il vivait déjà seul dans sa maison. Pour devancer votre question, j’étais allé le voir chez lui pour obtenir un témoignage sur des voisins et je l’avais croisé plusieurs fois en faisant les courses ou surtout sur les chemins car il randonnait beaucoup mais cela se limitait à des formules de politesse, un monsieur âgé, à l’apparence très distinguée, très sérieux.

— Des contacts avec d’autres habitants ?

— Non, les voisins que j’ai interrogés après la découverte m’ont indiqué qu’il était du genre solitaire et réservé ; concernant le facteur il y allait assez régulièrement pour des colis mais se contentait de déposer les paquets dans la boîte aux lettres et, pour répondre à votre question, le colis contenait des livres, les précédents vraisemblablement aussi vu la bibliothèque et surtout son ancienne profession.

— Il était libraire ?

— Oui, il a tenu des années durant une affaire de ventes de livres anciens à Colmar, je l’ai appris par un collègue.

— Et aucun élément particulier là-dessus ou sur son passé, ses relations, aucun écrit ?

— La fouille que j’ai réalisée n’était que pour trouver des coordonnées d’une famille, néanmoins l’atmosphère générale, la décoration... Non rien ne m’a paru infirmer l’image qu’il avait. Quant à son ancienne boutique je ne l’ai jamais visitée et cela faisait

des années et des années que je ne le croisais plus allant travailler à Colmar.

— Et vous avez trouvé de la famille ?

— Son carnet de téléphone était plutôt vide mais j'ai pu joindre un homme du même nom qui s'est avéré être un cousin, lequel ne l'avait plus vu depuis des années...

— Je pourrais peut-être le voir ?

— Il faudra prendre un billet d'avion dans ce cas ! Il demeure au Canada et doit avoir le même âge que le défunt. Ceci dit il m'a indiqué qu'il enverrait quelqu'un pour tout régler.

— Serait-il possible de voir la maison ?

— Voir ou perquisitionner ?

— J'ai comme l'impression que vous aimez jouer avec les mots Major, aussi pour vous répondre voici la commission rogatoire qui m'a été délivrée.

Altenberg prit les documents, les examina un court instant avant de les remettre à la capitaine, de saisir un mince dossier et de le lui tendre en disant :

— Je vous laisse lire les éléments pendant que je vais dire à mon adjoint que nous allons sur place. On prendra mon véhicule ce sera plus facile que de vous indiquer le chemin étant donné que c'est un peu excentré.

— Merci Major répondit-elle avant de se plonger dans l'étude des quelques procès-verbaux et clichés que contenait la chemise. Tout correspondait aux dires du major et les photos lui renvoyaient l'image d'un grand homme mince aux cheveux blancs, au visage fin, presque ascétique tout en restant distingué malgré son état de cadavre. Elle était en train de méditer sur ce qu'elle venait de lire et de voir quand, quelques instants plus tard, le major refit son apparition et lui indiqua qu'il était prêt à partir.

— C'est bon pour moi, j'ai fini la lecture, du bon boulot, je ne vois pas ce que vous auriez pu faire d'autre avec ce que vous aviez.

Elle lui remit la chemise et son contenu et il la rangea rapidement avant de quitter le bureau avec elle et de l'accompagner sur le

parking arrière. Deux minutes plus tard, ils franchissaient le portail à bord d'une voiture revêtue de cette livrée bleue si typique. Tout en conduisant, le major expliquait que la demeure se situait à l'écart mais bénéficiait d'une situation exceptionnelle permettant à son propriétaire de voir plusieurs châteaux-forts et paysages emblématiques du Piémont des Vosges.

— Le Piémont des Vosges, je ne connais pas du tout. Et, devant le regard étonné d'Altenberg, elle rajouta – il faut dire que je ne suis que depuis peu de temps à Strasbourg, étant précédemment basée dans la capitale.

— Je comprends mieux alors. En fait le Piémont c'est toute cette zone en pente plus ou moins douce qui monte vers les sommets et qui accueille principalement des cultures de vignes.

— C'était cela la zone orangée que je voyais de l'autoroute ?

— Exactement. C'est un camaïeu de couleurs automnales, les vignes sont jaunes, oranges, rouges et c'est superbe, si vous y rajoutez les odeurs liées aux vendanges cela devient véritablement un enchantement visuel et olfactif. Et je ne parle même pas des villages aux maisons typiques ceints de remparts ni des châteaux-forts qui les surplombent.

— Justement j'en ai vu deux à l'entrée de la vallée.

— L'Ortenbourg et le Ramstein. Le premier est le plus ancien et surplombe l'autre qui fut d'ailleurs construit lors du siège de 1293 si ma mémoire est bonne, vous pouvez y accéder par des chemins bien balisés qui rayonnent ensuite sur une multitude de sites tous plus enchanteurs les uns que les autres. Oh ne vous étonnez pas de mon enthousiasme, je connais bien la vallée depuis le temps et j'en parcours souvent les sentiers. En ce moment, ou plutôt en cette époque que je nomme l'été indien vous devriez vraiment randonner ou au moins faire quelques visites de caves !

— De caves ?

— Viticoles bien entendu, vous verrez c'est formidable, surtout dans les petites caves de passionnés. Vous goûtez au vin – mais aussi à l'histoire – sans en abuser bien entendu ! Ah nous arrivons bientôt,

aussi je vous parlerais de la fabuleuse route des vins plus tard, mais là il me faudra du temps !

Le véhicule grimpait désormais une route plutôt étroite et un peu raide bordée de quelques propriétés séparées par de grands terrains arborés et pendant que son conducteur se concentrait sur la route, sa passagère regardait machinalement autour d'elle, se demandant ce que cela ferait en hiver avec de la neige et se disant que les gens du coin devaient être bien équipés. Au fur et à mesure de la montée et au travers de la vitre, un paysage vallonné et très vert se dévoilait lentement entre des maisons moins nombreuses et d'apparence plus cossues. Enfin, Altenberg s'arrêta sur un large parking surplombant les autres maisons et quand elle sortit de la voiture, elle constata que son regard dépassait presque le faite des arbres les plus hauts des autres demeures ; en se retournant vers la pente elle vit alors la maison qui se trouvait plus haut et se fit immédiatement deux réflexions, d'abord qu'elle devait faire bénéficier ses occupants d'un panorama incroyable et surtout qu'elle était la parfaite illustration d'un chalet de montagne.

Basse, et plutôt longue, la demeure prenait comme appui sur la colline la surplombant mais avant d'y arriver il fallait emprunter une longue allée en pas japonais serpentant au travers d'une petite plaine couverte de fleurs sauvages. Le chalet, entièrement construite en gros rondins de bois avec un toit pentu elle lui faisait penser à ce jeu de construction en bois avec lequel elle adorait jouer à l'orphelinat. Une grande terrasse couverte faisait presque toute la longueur et faisait face à la vallée, en s'approchant elle vit qu'une baie vitrée qui montait presque jusqu'au toit courait pratiquement tout le long de la terrasse et devait amener toute la lumière du jour puisque étant presque plein sud. On notait immédiatement que tout avait bénéficié de soins attentifs, l'aspect naturel de la plaine n'était pas le résultat de quelques semaines ni mois, les dalles de l'allée étaient propres et bien délimitées, les rondins étaient lisses et vernis quant à la porte d'entrée, une chouette était sculptée dans le bois d'une telle façon qu'on avait presque l'impression qu'elle allait s'envoler.

Comme si le major avait senti son état d'esprit il lâcha :

— Superbe n'est-ce pas ? Alors préparez-vous à bien mieux encore !

Il sortit une clé de sa poche et ouvrit la porte avant de s'effacer et d'inviter Katel à entrer ce qu'elle fit d'un pas décidé et comme l'avait anticipé son guide resta quelques secondes la bouche ouverte devant la vision qui s'offrait à elle.

Ce qui la frappa fut cette impression d'espace presque incroyable, en effet le rez-de-chaussée semblait composé d'une seule et unique pièce très haute, cette vision encore renforcée par la grande cheminée de pierre placée contre le mur du fond et qui s'élevait jusqu'au plafond à peine interrompue par la ligne de la mezzanine du premier étage. Car oui, en avançant un peu elle se rendit compte qu'un étroit balcon courait tout le long du premier étage. Elle ne se doutait pas vraiment que le major qui lui, était déjà venu l'observait, s'amusant sans doute devant ses réactions, justifiées il faut bien le dire !

Elle retrouva ses réflexes d'enquêtrice et examina tout l'ensemble en commençant par sa gauche. Un énorme tableau lui rappelant une œuvre de Jackson Pollock emplissait presque tout le mur lequel faisait bien cinq mètres de long et se terminait par un escalier en bois montant en colimaçon vers le premier étage où il desservait une galerie faisant tout l'étage. Face à elle, plusieurs pièces se succédaient sur plus d'une vingtaine de mètres. Une première porte devait donner sur la cuisine si on admettait que la grande table de salon devant était bien placée, deux autres portes puis une énorme et haute bibliothèque en L qui touchait le mur du fond, il devait bien y avoir six mètres de rayonnage ; sur plus de deux mètres de haut, une grande cheminée de pierre et à nouveau une bibliothèque en L de même dimension, le nombre d'ouvrages y étant rangés devait être énorme ! Deux fauteuils anglais en cuir et leurs repose-pieds accueillaienent le lecteur éventuel. Trois autres portes suivaient avant d'aboutir à un escalier placé en pendant du précédent et desservant la même galerie. Sur le mur de droite deux reproductions de Norman Rockwell voisinaient avec une autre de Soulages. En se retournant

vers le mur de l'entrée elle se rendit compte qu'elle était bien loin du compte puisque de chaque côté de la porte il y avait encore une fois des rayonnages chacun faisant bien dix mètres de long et supportant ouvrages d'art, bibelots divers, une collection de boules de Noël en verre, des sculptures diverses, le tout faisant penser au cabinet de curiosités d'un artiste touche à tout. Et puis sur le reste des murs des tableaux et encore des tableaux, paysages à l'aquarelle ou encore assemblages abstraits de couleurs, jouant sur les effets de lumière et de matières en relief.

Elle leva la tête et vit que le balcon desservi par les deux escaliers faisait en réalité le tour de toute la gigantesque pièce et permettait aussi l'accès à la terrasse extérieure.

En venant elle avait imaginé que l'exposition sud amenait de la lumière surtout qu'il n'y avait curieusement pas de fenêtres au rez-de-chaussée mais une fois dans la maison, c'était un flot de lumière qui éclairait tout et sublimait le bois clair et brillant. Elle eut quelque part l'impression de se retrouver dans les Adirondacks et dans une futile tentative de masquer son trouble devant cette superbe architecture elle lança :

— Le défunt était visiblement féru d'art et de lecture, je me demande quand même comment il a pu payer tout cela.

— Son dossier disait rentier ce qui veut tout dire et rien dire.

Elle s'avança vers l'énorme cheminée de pierre, caressant le grain fin du roc avant d'aller examiner les livres garnissant les rayons, elle avait toujours eu une certaine fascination pour les livres et la petite bibliothèque du foyer Ste-Berthe l'avait accueilli des heures durant. Elle s'approcha pour examiner les titres quand elle entendit dans son dos un soudain :

— On peut savoir ce que vous faites là ?

— Cela se fera sans moi, je dois retourner au bureau pour un petit souci. Capitaine vous restez où... ?

— Oh je reste, j'ai ma petite mallette et puisque monsieur Neige est coopératif.

— Bien entendu.

— D'accord, je vous laisse et retourne au bureau.

Le major les quitta et avait déjà son portable rivé à son oreille en sortant.

— J'imagine que vous êtes rassurée maintenant.

— Comment cela ?

— Je ne pourrais pas détruire de documents compromettants fit Neige avec un petit sourire.

Et devant le regard que Katel lui lança, il redevint immédiatement sérieux et rajouta :

— Désolé j'aime bien les polars et, euh enfin ma petite remarque était due à une déformation professionnelle.

— Pour vous remercier de votre franchise, je vous avouerais que la mienne m'a amenée à préférer rester sur place.

— Maintenant si vous voulez fouiller ou chercher des documents, en admettant qu'ils soient à l'intérieur cela risque de durer longtemps ! Et de faire un grand geste englobant toute la pièce et les longs rayonnages.

— Ce n'est pas faux, mais sans me vanter je suis assez douée.

En la contemplant le jeune homme se fit la réflexion que ce n'était pas une vantardise et qu'elle avait juste énoncé cela comme un fait. Si elle l'avait regardé, lui non plus n'avait pas manqué de le faire et cette jeune femme à la beauté un peu atypique mais bien réelle lui paraissait tout à fait capable.

— Écoutez si vous êtes d'accord, je vous laisse fouiller à votre aise, pendant que je range mes affaires, je vous rappelle que je viens à peine d'arriver.

— Je n'ai pas vu votre voiture dehors.

— Oh je me suis fait déposer par un char.

— Un char ?

— Euh pardon une voiture pour vous, de la gare jusqu'ici en fait et avant cela croyez-moi c'était vraiment un long, un très long voyage, heureusement j'ai pu dormir dans les trains donc je suis bien réveillé. En tout cas assez pour admirer cette maison qui en passant ressemble d'ailleurs à bon nombre de chez moi.

— Vous habitez Moncton ?

— Humm ? Ah je comprends vous avez vu mon sweat, non je vis à Néguaac, un petit village sur la côte presque en face de votre St-Pierre et Miquelon. Si vous avez besoin de moi...

— C'est-à-dire que vous devriez rester présent.

— Bon alors faites un tour, je n'ai que deux valises de toute façon, cela ira vite.

Pendant qu'il rangeait ses quelques affaires, elle refit un tour du rez-de-chaussée prenant le temps d'admirer les œuvres d'art. Parmi les sculptures elle en remarqua de très lisses et presque minimalistes représentant un ours blanc et un caribou. Cela lui évoqua une œuvre vue dans un musée et elle s'enhardit à soulever l'ours notant la signature Pompon dessous. Elle se fit la réflexion qu'il s'agissait d'une belle reproduction ; il y avait d'ailleurs d'autres sculptures animalières un peu plus loin mais les signatures – Duijvesteijn, Delabrierre, Barye – lui étaient inconnues. Plusieurs autres sculptures représentant comme des coraux et signées T. Biegler lui tapèrent aussi dans l'œil. Les livres situés côté sud étaient tous des ouvrages d'art, des catalogues d'artistes, des livres de photos notamment naturalistes, des titres sur les fortifications, les voyages... Le défunt était un vrai touche à tout intéressé par bon nombres de sujets. Elle passa devant d'autres tableaux notamment deux grandes scènes de style western avec bisons, cavalerie et indiens et arriva devant la reproduction d'un tableau de Klimt, une variante du célèbre « baiser » avec ses teintes or et ses aplats si reconnaissables.

— J'ai bientôt fini et j'arrive.

— Prenez votre temps j'admire les tableaux.

Elle scruta plus intensément la toile et osa poser légèrement le doigt dans un coin, la texture n'était pas du tout lisse, non c'était une

superbe imitation. Soudain, elle fut prise d'un doute et se dirigea presque en courant vers l'autre pan de mur, s'arrêtant devant le grand tableau plein de lignes et de déliés de couleur. Encore une fois elle posa le doigt dans un doigt mais si légèrement que son doigt était comme une plume. Ce n'était pas une toile mais du papier donc ce ne pouvait pas être un vrai. Se sentant comme devant un abîme elle alluma son smartphone, vérifia rapidement que le peintre avait aussi travaillé sur du papier déroulé au sol puis se décida à avancer son pied dans le vide en utilisant une application bien connue, elle prit une photo et lança la recherche. La seconde nécessaire pour obtenir le résultat fut comme une chute dans le vide quand elle lut que l'image avait été reconnue comme un tableau intitulé « Untitled 47 » et dont la dernière trace remontait à 1957. Soudain prise d'une espèce de frénésie, elle utilisa la même application pour les deux tableaux de style western et resta figée quand ils apparurent comme des œuvres de Frédéric Remington égarées depuis des décennies

— Ça va ?

Elle se retourna c'était la seconde fois qu'elle se faisait surprendre. Il la regarda, partit vers un meuble près de la cheminée et revint rapidement avec un verre rempli d'un liquide ambré presque doré qu'il lui mit d'autorité dans la main. Pour la première fois, elle ne discuta pas et but l'alcool. Le whisky était délicieux avec un goût de caramel et d'iode et elle se sentit mieux.

— Merci.

— De rien, mais qu'est-ce qui vous est arrivé, vous aviez l'air d'avoir vu un fantôme ?

— Les toiles, enfin, les tableaux je crois que ce sont des originaux, les sculptures sans doute aussi ou encore les éditions rares des livres.

— Et ?

— Eh bien rien que le Klimt doit valoir le prix de toutes les maisons du village.

Il la regarda comme s'il s'interrogeait sur ses dires puis, devant son air sérieux, il se servit lui aussi un verre.

— Si cela ne vous dérange pas Capitaine, je vous propose d'aller